

Les années

80

LA PRAGMATIQUE : DE LA RELATION À LA COGNITION

Jean-Pierre Meunier¹

1. L'émergence du regard pragmatique

Comme toute pensée théorique, la pragmatique correspond à un point de vue sur les choses ; un point de vue, c'est-à-dire un regard qui met en profil certains aspects des choses, en ignore ou minimise d'autres et en refoule certains. Or un point de vue, pour prendre consistance, doit généralement s'affirmer contre un autre qui occupe déjà la place et a déjà laissé son empreinte dans le paysage étudié par les éléments qu'il y a mis à l'avant-plan. Cela ne se fait généralement pas d'un coup ni non plus selon une progression linéaire. L'affirmation d'un nouveau point de vue correspond, me semble-t-il, à un processus un peu plus complexe qui pourrait peut-être correspondre à la manière dont le physicien Prigogine décrit le changement dans les systèmes : à partir de l'amplification de

¹ Professeur au Département de communication de l'Université catholique de Louvain, Directeur du Groupe de Recherche en Médiation des Savoirs (GReMS).

fluctuations marginales. Un nouveau regard se signale d'abord timidement, dans quelques questions locales ou considérations théoriques secondaires, puis, à la faveur de certaines circonstances –externes et/ou internes– qui sont difficiles à définir, s'affirme et s'amplifie en faisant boule de neige autour des points particuliers qui l'ont généré. Ce qui était marginal et local devient alors central et global, opérant un recadrage général des éléments du paysage théorique.

Il me semble intéressant d'essayer de mieux comprendre ce qui se passe lorsque de tels changements de points de vue se produisent car, malgré leur courte histoire, les théories de la communication en ont déjà connu quelques-uns. Manquant de base disciplinaire propre, elles sont particulièrement sensibles aux changements qui affectent les disciplines dont elle dépendent (au premier rang desquelles la linguistique et la sociologie) ; il s'ensuit une intéressante variété théorique mais aussi sans doute quelques difficultés à construire un savoir cumulatif intégrant les apports des perspectives successives. Mieux comprendre le changement permettrait peut-être de mieux assurer une certaine continuité. Cela permettrait, autrement dit, que se constitue ce méta-point de vue sur elle-même dont toute discipline a besoin pour éviter la dispersion et se donner consistance.

Dans les années 70, le point de vue structuraliste dominant ne décelait, dans les faits de communication, que des messages, les signes qui les composent et les codes qui donnent signification à ces signes. Ce point de vue, alors exclusif, était tout entier soutenu par l'idée de l'autonomie du code dont découle une façon de voir la communication que certains caractérisent maintenant par la métaphore du conduit, laquelle ne peut mettre en relief que l'acheminement d'un sens contenu dans des signes à travers un message passant par le canal qui relie l'émetteur-encodeur au récepteur-décodeur. Cette métaphore, on le sait maintenant, laisse dans l'ombre la situation de communication, les sujets communicants eux-mêmes, l'usage qu'ils font des signes dans leurs relations ainsi que tous les phénomènes cognitifs liés à l'interprétation de ces mêmes signes, toutes choses qui seront précisément révélées par le point de vue pragmatique. Celui-ci, cependant, se laissait déjà pressentir grâce au relief pris par certains aspects de la communication suite à l'influence de certains auteurs tels Jakobson, Benveniste ou bien sûr

Austin. La perspective énonciative de Benveniste, centrée sur les pronoms personnels et les temps verbaux, a trouvé place dans plusieurs travaux inspirés par le structuralisme lorsqu'il fallait prendre en compte la situation de discours et le positionnement réciproque des interlocuteurs. De même, les fonctions phatique, conative et poétique de Jakobson ont souvent été utilisées lorsque s'imposait la prise en considération des effets de la communication –dans les études portant sur la publicité par exemple. Il est vrai que ces percées vers le contexte et l'usage pragmatique restaient cadrées par le modèle dominant du code, dont elles subissaient les contraintes et auquel elles devaient de toute façon s'ajuster, devenant par exemple des "codes de l'énonciation". Quant à la plus dangereuse d'entre elles, la théorie des actes illocutoires d'Austin, elle a, me semble-t-il, été maintenue pendant un certain temps à l'écart, comme quelque chose d'un peu à part dont il valait mieux de pas évaluer trop vite les conséquences.

Parmi ces avancées locales vers la pragmatique, il faut sans doute donner une place particulière à la perspective psychosociologique de l'école de Palo Alto. La fameuse "Logique de la communication" de Watzlawick, Beavin, Jackson est parue en traduction française en 1972 et s'est rapidement vu attribuer une place, un peu partout, dans l'enseignement de la communication. Avec sa fameuse distinction contenu/relation, –consacrée par l'axiome : "une communication ne se borne pas à transmettre une information, mais induit en même temps un comportement"¹– cette théorie a très explicitement attiré l'attention sur la relation. Elle a par ailleurs fortement préparé le terrain pour une sémio-pragmatique interdisciplinaire car, bien que confinée d'un certain point de vue au domaine des relations interpersonnelles, elle a permis diverses connexions : entre la communication et une nouvelle sociologie proche des phénomènes d'interaction (cf. E. Goffman) et d'autre part, au sein de la communication elle-même, entre le linguistique et le paralinguistique (le mimo-gestuel, le vocal, en un mot l'analogique). Du reste, la distinction contenu/relation fait écho à la distinction linguistique énoncé/énonciation. Reste que la pragmatique de Palo Alto est restée largement l'affaire des psychosociologues et que,

¹ P. WATZLAWICK et al., *Une logique de la communication*, Paris, Éd. du Seuil, 1972, p. 49.

jusqu'au seuil des années 1980, la perspective pragmatique reste relativement localisable.

2. La phase d'amplification

Ce qui va en accélérer l'amplification en tout cas dans l'aire culturelle francophone, c'est, me semble-t-il, la parution de trois importants numéros de la revue *Communications*, laquelle, jusqu'à cette époque et un peu au-delà, a scandé toutes les grandes avancées théoriques en matière de communication :

- le n° 30, paru en 1979, et consacré à *La conversation*,
- le n° 33, paru en 1980, intitulé *Les actes du discours*,
- enfin, et je dirai surtout, en 1983, le n° 38 consacré à *L'énonciation au Cinéma*.

Les deux premiers de ces recueils d'articles marquent une certaine généralisation du point de vue pragmatique dans le domaine de la communication linguistique. Désormais les actes effectués en parlant et les principes qui sous-tendent la conversation comptent plus au regard des chercheurs que les codes et les contenus informationnels. Le "sens" perd alors ses attaches au référent pour ne plus paraître se rapporter qu'à sa propre énonciation : "Le sens d'un énoncé, écrit Ducrot, c'est, pour moi, une description, une représentation qu'il apporte de son énonciation, une image de l'événement historique constitué par l'apparition de l'énoncé (...)">¹.

Mais, du point de vue de l'histoire des sciences de la communication, c'est le troisième qui, à mon sens, est le plus significatif. Comme son intitulé l'indique, il marque l'extension définitive du regard pragmatique de la linguistique à tous les systèmes sémiotiques. Désormais, de même qu'un énoncé linguistique, un film ou une image ou une émission de télévision sera vu comme un message adressé par quelqu'un (un énonciateur) à quelqu'un (énonciataire) et étudié sous cet angle. D'autre part, il contient un article qui va revêtir, en tous cas pour de nombreux chercheurs, une importance prépondérante. Il s'agit du fameux "*Il est là, je le vois, il me parle*" dont l'auteur était E. Verón et qui présentait une analyse du

¹ O. DUCROT, *Les mots du discours*, Paris, Éd. de Minuit, 1980, p. 34.

JT. Ce qui faisait l'originalité de cette analyse, c'est que s'y trouvaient convoqués autour d'un seul objet tous les paramètres habituellement traités séparément par des sous-disciplines relativement isolées : le discours verbal, le geste et la mimique, certaines variations typiquement audiovisuelles comme le cadrage, la direction du regard relativement à l'axe écran-spectateur, le décor, etc. C'est la conjonction de tous ces paramètres qui constitue, selon l'expression d'Eliseo Verón, un "dispositif d'énonciation", c'est-à-dire une configuration relationnelle dans laquelle vient prendre place le spectateur-destinataire. La voie était ainsi ouverte pour une pragmatique de l'audiovisuel prenant en compte les effets combinés de différents systèmes sémiotiques¹. Mais l'analyse de Verón comportait encore un autre aspect tout aussi important : en traitant le JT comme un discours social soumis à des variations historiques dépendantes des contextes sociopolitiques, E. Verón établissait un pont entre le micro et le macro, c'est-à-dire entre l'analyse des discours singuliers et la compréhension de leur fonctionnement social.

Suite à ces publications et d'autres, le courant pragmatique est devenu dominant. La problématique de l'énonciation (au sens large) s'est généralisée à tous les modes de communication et tous les types de messages. La pragmatique linguistique, autrement dit, a enfanté une sémiopragmatique de la même manière que, une vingtaine d'années plus tôt, la linguistique structuraliste avait généré la sémiologie.

3. La logique de l'exclusion

Avec le recul, et dans la perspective de l'analyse du changement préconisée plus haut, deux aspects de cette extension de la pragmatique me semblent intéressants à considérer, deux aspects qui sont aussi, me semble-t-il, deux écueils : c'est, d'une part, la logique d'exclusion qui, à partir d'un certain point, marque l'extension d'un nouveau point de vue et, d'autre part, la façon parfois purement projective dont s'effectue cette extension.

¹ Nous sommes quelques chercheurs, au département de communication de l'U.C.L., à avoir emprunté cette voie, cf. J.-P. MEUNIER, D. PERAYA, *Introduction aux théories de la communication*, Bruxelles, De Boeck Université, coll. Culture & Communication, 1993.

Le premier aspect concerne un processus peut-être inévitable et même nécessaire dans une certaine mesure : un nouveau point de vue ne peut s'affirmer qu'en s'opposant à un autre, quitte à ce que ce ne soit qu'après coup que s'effectuent le rééquilibrage nécessaire et la complexification théorique qui peut s'ensuivre. Mais, la faiblesse disciplinaire et –surtout– la puissance des effets de mode aidant, le rééquilibrage peut tarder à venir et la démarche de complexification peut s'en trouver compromise.

Il me semble nécessaire, maintenant, d'affirmer clairement que le modèle du code et le modèle pragmatique ne sont pas exclusifs l'un de l'autre et que leur rapport doit plutôt être pensé sur le mode de la complémentarité et à la fois de l'antagonisme.

D'une manière très générale, on peut dire que tout usage pragmatique –contextuel, relationnel– des signes peut se conventionnaliser et réciproquement, que toute convention peut être inversée à un nouvel usage en situation.

Mais on apprendra plus en considérant que chacun des modèles peut être plus ou moins adapté à la situation à décrire en fonction de circonstances historiques et culturelles. Il faut se souvenir ici de la manière dont Baudrillard décrivait la logique du code comme le pur produit de l'échange social tel qu'il est –ou plutôt tel qu'il est devenu dans le cadre d'un certain système de pouvoir– et le modèle théorique le décrivant comme une construction la sanctionnant :

Cette structure (la structure émetteur-message-récepteur) se donne pour objective et scientifique, puisqu'elle suit la règle de méthode : décomposer son objet en éléments simples. En fait, elle se contente de formaliser un donné empirique, l'abstraction de l'évidence et de la réalité vécue : c'est-à-dire les catégories idéologiques sous lesquelles se parle un certain type de rapport social, précisément celui où l'un parle et l'autre non, où l'un a le choix du code et l'autre la seule liberté de s'y soumettre ou de s'abstenir¹.

Il faut retenir de cette ancienne critique –marquée par la radicalité de la pensée des années soixante-dix– que, pour nécessaire qu'il soit en général, l'aspect code de la communication peut s'actualiser plus ou moins selon les contextes, qu'il connaît des degrés de réalisation, et que donc il peut être plus ou moins apparent aux

¹ Cf. J. BAUDRILLARD, *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, 1972, p. 220-221.

yeux des chercheurs, lesquels, par leur activité réfléchissante, contribuent à lui donner corps ; les théories font partie du contexte qu'elles décrivent et jouent, dans une certaine mesure, comme des prédictions qui se réalisent. Et, bien sûr, il en est ainsi pour chaque aspect que découvre l'activité théorique.

Cela veut dire aussi que, plutôt que de rejeter le code comme un modèle erroné ou insuffisant, il faut tenter de mieux comprendre sa formation –et ses transformations– d'un point de vue pragmatique. Autrement dit, il faut mieux comprendre pourquoi les hommes, dans leurs interactions concrètes et pour régler ces interactions, ont eu besoin de construire des codes qui en soient indépendants.

Dans la même perspective pragmatique, il apparaîtrait également diverses sortes de code. Le modèle classique du code (shannonien ou saussurien) avait essentiellement conçu celui-ci à partir de la question du rapport entre l'énoncé et le monde et donc comme un système de correspondances (entre signifiants et signifiés ou entre signes et référents). C'est cette notion qui fut étendue à tous les systèmes sémiotiques : l'image, le geste, etc. Il était normal, alors, qu'en se centrant sur l'ici-maintenant de l'énonciation, la pragmatique prenne le code comme repoussoir car l'énonciation est d'abord un acte prenant place dans le monde. Cependant, cet acte n'est pas toujours aussi singulier que le voudrait la théorie, il l'est même assez souvent très peu. Dans l'ici-maintenant de l'énonciation, d'autres moments réapparaissent en se reproduisant. Poussés par le désir de reproduire des relations –de pouvoir, de sympathie, de coopération dans le travail, etc.– ou tout simplement de perpétuer le même, les hommes routinisent continuellement leurs actions, leurs gestes, leurs paroles, en faisant des manières de dire ou de faire conventionnelles, typiques de rôles, de classes, d'institutions, de situations, etc. C'est dans ce sens que l'on peut parler de codes de l'énonciation, mais on voit que ce sens est très particulier. On ne comprendra jamais le sens d'un geste au moyen d'un lexique de correspondances, dans le détachement du monde qu'instaure la fracture sémiotique –pour utiliser l'expression de Daniel Bougnoux. Au contraire, on ne peut saisir un geste que dans une relation d'empathie ou de compréhension mimétique. Les codes à l'œuvre dans l'énonciation sont bien des codes mais, dans une certaine mesure qu'il faut explorer davantage, ils semblent aller à l'opposé du code de la langue –au sens

saussurien-, car là où ceux-ci séparent et différencient, ceux-là, apparemment, nouent et renouent des liens.

Au sein même du modèle du code, les sémiologues –Eco notamment– avaient déjà éprouvé le besoin de différencier la notion, en distinguant par exemple entre code fort et code faible afin de faire droit au flou des correspondances dans les codes iconiques. On voit que ce problème de la différenciation des codes mériterait d'être repris, mais à la lumière de la pragmatique. On voit surtout, du moins je l'espère, l'intérêt qu'il y a, dans une perspective d'enrichissement de la théorie, à tenter d'interpréter les uns par les autres les modèles et les concepts.

4. La logique de l'extension

Le second aspect évoqué plus haut est plus significatif encore des problèmes spécifiques qui se posent aux théories de la communication. Lorsqu'une nouvelle perspective s'impose dans le domaine de la linguistique, ce qui fut le cas avec la pragmatique, la tentation est toujours grande, pour le théoricien de la communication en général, de projeter purement et simplement sur les divers systèmes de signes auxquels il a affaire (les objets porteurs de signification, les images dans leur grande diversité, les sons, etc.) les concepts qui se sont révélés pertinents pour la communication linguistique. Plusieurs chercheurs se sont engagés dans cette voie, et ce ne fut pas inutile, car il est effectivement, entre les différentes catégories de signes, des aspects comparables. Mais le transfert mécanique a néanmoins abouti à quelques distorsions remarquables. C'est que les signes sont loin d'être équivalents et la question de la relation–qui est la question primordiale de la pragmatique d'inspiration austinienne– ne se pose pas du tout de la même manière pour l'image et le langage, et même, en allant un peu plus loin, pour le langage verbal et le langage écrit, et même, en allant encore un peu plus loin dans l'analyse, entre les différentes formes d'expression verbale (la poétique et la scientifique par exemple). Ce n'est par exemple qu'au prix d'une importante déformation de la notion d'indicateur de personne que l'on peut en trouver des équivalents dans l'image. La nature même des signes intervient dans le type de relation qui peut s'instituer par leur usage. Ce n'est que par le langage verbal que peut s'établir la distanciation qui peut induire la triangulation je-

tu-il ; ce n'est que pour le langage que vaut vraiment la distinction entre énoncé et énonciation. L'image, par la fusion mimétique qu'elle a tendance à produire, a plutôt pour effet d'effacer de telles distinctions. Si l'énoncé verbal se présente presque toujours, comme l'a bien précisé Ducrot, comme produit par un locuteur et adressé à un allocataire, il n'en est pas de même pour l'énoncé iconique ; c'est que le premier se formule dans le cadre de la distance intersubjective instaurée par le langage lui-même alors que le second recrée de l'indifférenciation sociale primitive. C'est vrai pour tout l'ordre iconique, de l'image au sens restreint (la photo, le cinéma...) jusqu'à la prosodie qui accompagne le langage verbal, cette part de la communication linguistique souvent négligée par les linguistes ; mais c'est vrai sans doute aussi selon des variations que l'on peut évaluer en termes de degrés. D'anciennes recherches sur l'image, produites en un temps où la psychanalyse –avec sa distinction entre l'imaginaire et le symbolique– inspirait la recherche en communication, sont très instructives au sujet de cette différence relationnelle entre le verbe et l'icone.

Ces dernières considérations m'amènent à tenter –prudemment– quelques suggestions épistémologiques au sujet de la démarche interdisciplinaire caractéristique du théoricien de la communication et plus particulièrement du sémioticien. Le théoricien de la communication, on le sait depuis longtemps, opère sur un domaine qui se trouve à l'intersection de divers champs disciplinaires. Mais son travail ne consiste pas simplement à transférer successivement sur ce domaine des concepts issus des divers paradigmes nés dans ces champs. Les disciplines voisines ont chacune isolé leur objet propre : la langue, la société, la littérature, le psychisme avec ses différentes dimensions : le désir, la cognition, etc. L'interdiscipline que constitue la communication a affaire à des phénomènes –les relations interpersonnelles, les communications médiatiques– où ces objets séparés s'entremêlent autour de l'usage de signes divers et aux combinaisons multiples. Le glissement nécessaire des points de vue suppose que ceux-ci soient rendus suffisamment schématiques pour s'adapter à la spécificité des phénomènes concrets de communication et se combiner. Pour la communication en général, l'extension du point de vue pragmatique ne consiste pas d'abord à chercher dans les divers signes et messages des communications concrètes les marques de personnes ou les forces illocutoires –même si cela peut être

instructif dans une première phase exploratoire– mais à se demander comment se pose la question très générale de la relation à travers cette diversité, et comment cette question très schématique se combine avec d'autres, également très schématisées, concernant le désir, la société, etc.¹.

5. Au-delà de la relation : la cognition

Il me semble que l'on assiste aujourd'hui à l'émergence d'un nouveau point de vue et d'une nouvelle mise en profil des phénomènes de communication. L'attention est en train de se déplacer de la relation vers la cognition. Comme pour le tournant précédent, ce sont des considérations locales à l'intérieur de la théorie pragmatique –la question des actes illocutoires indirects ou plus généralement de l'implicite dont l'interprétation nécessite de faire intervenir un calcul inférentiel– renforcées par des influences externes –le développement et le prestige des sciences cognitives, le développement des nouvelles technologies dites technologies de l'intelligence– qui provoquent ce déplacement. Le sens effectue une nouvelle migration : de la relation vers la représentation mentale et les opérations cognitives. L'important ouvrage de Sperber et Wilson sur la *Pertinence* est ici tout à fait significatif du recadrage en cours². Si, en effet, la notion de pertinence reste bien ancrée dans le relationnel –le principe de coopération de Grice–, celle d'inférence –qui désigne le processus cognitif de compréhension– nous fait entrer de plein pied dans le domaine de la cognition. Domaine que se dispute, c'est là la difficulté, toutes sortes de disciplines qui n'ont de commun que de constituer ensemble les sciences cognitives. Sans entrer dans les détails, une première exploration fait apparaître une diversité de paradigmes soutenus par des présupposés épistémologiques et philosophiques parfois très différents: il y a le paradigme cognitiviste (dit aussi symbolique), dont s'inspirent largement Sperber et Wilson, le paradigme connexionniste ou subsymbolique, le paradigme

¹ La recherche effectuée par Daniel Bounoux me semble tout à fait exemplaire de cette démarche, car il a su faire de la question pragmatique une question très générale capable de mettre au jour la diversité des modalités relationnelles de la communication.

² D. SPERBER, D. WILSON, *La pertinence, communication et cognition*, (trad. fr.), Paris, Éd. de Minuit, 1989.

expérentialiste de Lakoff et Johnson, sans oublier les paradigmes piagétien et néo-piagétien. Cette diversité théorique s'accompagne évidemment d'une égale diversité méthodologique. Selon que l'on se réfère à l'un ou l'autre de ces paradigmes, les notions centrales de représentation et d'inférence changent parfois fondamentalement. Pour ne prendre ici qu'un seul aspect, la représentation mentale peut, selon les perspectives, être appréhendée sous la forme de "représentation propositionnelle", ou de "modèle mental", ou de "schéma". Devant cette diversité, le théoricien de la communication est particulièrement démuné, car il ne dispose pas des laboratoires des psychologues ; la distance entre disciplines se fait davantage sentir ici que lors du tournant austinien qui concernait la langue. Pourtant, le domaine qui s'ouvre présente plein d'intérêt. A partir du moment où l'on admet que les représentations mentales se forgent et se transmettent à travers les communications, et que ces représentations ont à voir avec les comportements des individus, des groupes, ou des sociétés, il devient urgent d'examiner le rapport qui vient ainsi à l'avant-plan : le rapport entre communication et cognition. Toutes sortes de nouvelles questions apparaissent, au niveau macroscopique comme au niveau microscopique. La représentation humaine a-t-elle une histoire ? A-t-elle suivi une évolution ? Cette évolution est-elle dépendante des moyens de communication ? les médias modernes structurent-ils de façon spécifique nos représentations et nos modes de raisonnement ? Comment appréhender cette manière spécifique ? La vie sociale et politique en dépend-elle ? De quels instruments conceptuels peut-on disposer pour l'analyse des messages concrets ?

De toute évidence, les questions les plus spécifiques du théoricien de la communication tournent autour des rapports entre systèmes sémiotiques et cognition et sans doute, sur ce point, sa propre avancée peut avoir des effets en retour intéressants sur les sciences de la cognition en général. Dans leur recherche des concepts fondamentaux rendant compte des représentations et des opérations de la vie mentale, les psychologues, et même nombre de psycholinguistes, ne s'intéressent que de loin aux langages, lesquels apparaissent toujours comme des signes externes sans effet sur les représentations internes. La représentation mentale propositionnelle, par exemple, n'est pas perçue comme dépendante de la langue ; ce serait plutôt le contraire. Pour le théoricien de la communication, toujours confronté à l'échange médiatisé par des signes, le problème

de l'interdépendance entre signes et cognition s'impose d'emblée. Son travail interdisciplinaire consiste alors à examiner cette interdépendance¹, mais en évitant les projections hâtives et surtout sans perdre les acquis précédents. Il ne s'agit pas de substituer un nouveau modèle théorique à ceux qui l'ont précédé mais plutôt d'élargir la perspective sur la communication en y incluant une nouvelle dimension à partir de laquelle il devient possible de réinterpréter les autres. Autrement dit, il faut maintenant comprendre la cognition en fonction des codes sémiotiques et des phénomènes relationnels, dans un système multipolaire d'interdépendances. C'est toute la difficulté mais aussi l'originalité et le principal intérêt de la démarche interdisciplinaire des théories de la communication.

¹ P. LÉVY, prenant appui, notamment, sur l'œuvre de l'anthropologue J. GOODY, a déjà effectué une brillante avancée dans ce sens, mais sans doute faut-il reprendre la démarche plus en détail. Cf. notamment *Les technologies de l'intelligence*, Paris, La Découverte, 1990, et *L'idéographie dynamique*, Paris, La Découverte, 1991.